

Chili: Mapuche, le réveil du peuple de la terre

▲ Forêt d'araucarias au pied du volcan Lanin

■ **Dépossédés de leur territoire au XIX^e siècle, les Mapuche réclament aujourd'hui le respect de leur identité et la restitution de leurs terres où ils pratiquent depuis des millénaires une agriculture traditionnelle.**

Par Frédérique Basset*

Is n'ont laissé ni les Incas ni les conquistadors espagnols les envahir et leur dicter leur loi. Jusqu'à la «Pacification de l'Araucanie», terre des Mapuche (peuple de la terre), qui s'étend au centre du Chili de l'océan Pacifique à l'ouest à la Cordillère des Andes à l'est. De 1861 à 1883, cette «pacification» ne fut rien d'autre qu'une guerre sans merci qui fit des milliers de morts. Le gouvernement octroya alors aux grands propriétaires terriens et aux colons européens des terres considérées comme *terra nullus*, puisque sans titre de propriété! Des pratiques dont bien d'autres peuples premiers ont été victimes à travers le monde et les siècles... Mais aujourd'hui, les Mapuche réclament justice: qu'on leur restitue

leurs terres où ils ont toujours cultivé et élevé leur bétail, et que l'on respecte leur culture et leur spiritualité.

Comment pourraient-ils renoncer à *Nag Mapu*, leur terre-mère? Alors ils résistent, quittes à se retrouver en prison. «Le gouvernement a volé notre terre, dont il ne reste que 6,4%, s'exclame Aucan Huilcaman, ancien collaborateur aux Nations Unies et porte-voix du Conseil de toutes les terres, au sein de la Maison de la communauté mapuche, créée en 1988 à Temuco. Des millions d'hectares de forêts primaires ont été brûlés, remplacés par des plantations de pins et d'eucalyptus pour fabriquer de la pâte à papier!»

Résultat, des sols et des cours d'eau pollués par les intrants chimiques, un air vicié par l'incessant va-et-vient des camions qui acheminent les arbres vers les usines, des écosystèmes détruits, entraînant une perte considérable de la biodiversité. Et surtout un territoire devenu peau de chagrin pour les Mapuche, privés d'espace pour se nourrir et faire paître leur bétail.

C'est aussi contre les barrages hydroélectriques qui sillonnent la Cordillère que se battent les Mapuche, comme à Curarrehue, petite ville de l'est araucanien. «Vendue à l'étranger, l'électricité ne profite même pas au Chili! s'insurge Simon Crisostomo Longkopan, un jeune activiste

▼ Aucan Huilcaman

▼ Simon Crisostomo Longkopan

▼ Sudelia Llancafilo



« La terre, l'eau, les forêts doivent rester libres. Et notre identité, notre langue, nos savoirs et notre spiritualité doivent être préservés »

mapuche de 23 ans. En 2008, l'État a voté en faveur d'un barrage, et une entreprise a acheté les droits sur l'eau d'une rivière qui coule au milieu de deux montagnes sacrées, face au lieu de cérémonie mapuche. On a jusqu'à présent empêché les ingénieurs de pénétrer sur le territoire en barrant les routes d'accès et on est prêt à affronter l'armée s'il le faut ! Car la terre, l'eau, les forêts doivent rester libres. Et notre identité, notre langue, nos savoirs et notre spiritualité doivent être préservés. Ce combat est un tout.»

Le droit à l'autodétermination

Reste à savoir comment faire valoir ce « tout ». Les Mapuche ne disposent pas d'instance représentative capable de porter d'une même voix un seul et unique message. « Notre intérêt n'est pas de sortir d'un État pour en créer un autre, affirme Simon. Le pouvoir appartient aux communautés. Ce sont elles qui doivent décider de leur avenir. » Pour Aucan, il s'agit avant tout de faire reconnaître la Déclaration des Nations Unies sur les droits des peuples indigènes⁽¹⁾, à laquelle il a participé. « Il nous a fallu vingt ans de dialogue pour faire reconnaître ces droits, qui ne sont toujours pas respectés par le gouvernement chilien ! L'Article 3 est pourtant clair : "Les peuples autochtones ont le droit à l'autodétermination. En vertu de ce droit, ils déterminent librement leur statut politique et assurent librement leur développement économique, social et culturel." Nous ne sommes pas chiliens, nous devons démontrer que nous sommes capables de construire et gérer notre futur. Il ne s'agit pas de réclamer l'autonomie de l'Araucanie, mais la libre détermination, avec un gouvernement qui mêlerait gouvernance mapuche et républicaine, et un modèle de développement économique qui préserverait la terre. » En attendant, une cinquantaine de Mapuche sont en prison, accusés d'actes « terroristes », selon la loi 18314, promulguée en 1978 par le gouvernement Pinochet...

Pourquoi tant d'acharnement sur un peuple qui ne demande qu'à vivre en paix, qu'à retrouver les terres dont ses membres se nourrissent ? Tels Monsieur Jourdain, les Mapuche pratiquent l'agroécologie sans la nommer depuis des millénaires. Comme tous les peuples premiers, ils savent lire la nature et vivre en harmonie avec *Nag Mapu*. Partie intégrante de leur écosystème où s'équilibrent les lois de l'univers avec leur propre vie, ils n'ont jamais été et ne seront jamais de grands propriétaires terriens : leur nourriture

provient d'une agriculture traditionnelle de subsistance. Comme celle que pratique Sudelia Llancafilo dans la vallée du bas Machin à dix minutes de la petite ville de Curarrehue. Avec un potager de 1000 m², une serre, huit brebis, une vache, des cochons et des poules, cette Mapuche de soixante ans au visage buriné par le soleil andin, vit l'autonomie alimentaire. « Tous les matins, je m'occupe seule du potager, raconte Sudelia, sauf quand j'ai l'aide de wwoofers, de passage pour quelques jours ou plusieurs mois. Ce que je cultive sert à la consommation familiale. Le surplus est vendu aux touristes qui viennent déjeuner chez moi. Le reste, c'est pour les animaux. L'après-midi, je file la laine et tricote des chaussettes et des pulls, je fais des confitures, des conserves de légumes, de la farine grillée que je vends. »

Son potager est un joyeux fouillis où s'entremêlent persil, céleris, pommes de terre rouges, noires, jaunes, bleues de Chiloe, potirons argentins, tournesols, haricots, courges, échalotes,

▼ *Chez les Mapuche, les semences se transmettent de génération en génération*



▼ *Juanita et quelques-unes de ses productions*





▲ La ruka, maison traditionnelle en bois

tomates, petits pois, quinoa, salades, framboises, piments, choux, poivrons, basilic, coriandre, betteraves, pruniers, pêchers, cognassiers. Ici tout est bio. «On a toujours cultivé comme ça, je ne vois pas pourquoi je changerais de méthode.» L'engrais? Du fumier de brebis et de cochon. Et bien sûr, Sudelia récupère les semences d'une année sur l'autre, des semences anciennes qu'elle tient de ses grands-parents. Un potager qui respire la santé. «Les plantes n'ont pas de maladies. Le seul problème est lié depuis quelques années à la sécheresse à cause du dérèglement climatique.»

La Milpa, une technique agricole ancestrale

À une dizaine de kilomètres de Curarrehue, Juanita Faundez, elle, est chilienne, mais comme toute sa famille, elle vit en parfaite harmonie avec la culture mapuche. Son beau-frère a même acheté une grande partie de la forêt pour la protéger et y a créé un sentier de randonnée. Le portail de sa maison annonce la couleur : «Territorio mapuche se defiende» (on défend le territoire mapuche), car si Juanita est une *winka*, une étrangère, elle est totalement intégrée dans la communauté. «Je me sens Mapuche parce que j'ai été élevée sur cette terre et j'ai beaucoup appris de ce peuple. J'assiste aux cérémonies et je participe au *wallung*, la foire où se retrouvent producteurs et artisans mapuche. J'ai même appris à tisser,

à faire le *mudai*, la boisson traditionnelle à base de blé ou de maïs fermenté.» Malgré ses 65 ans, Juanita entretient seule son potager d'un demi-hectare. Une vraie jungle, comme chez Sudelia : choux, carottes, blettes, laitues, tomates, quinoa, tournesols, quatre variétés de pommes de terre, coriandre, romarin, basilic, origan, thym, framboises, ail, artichauts, moutarde, fèves, groseilles à maquereau... Suivant la pratique ancestrale de la Milpa (dite des trois sœurs), maïs, haricots et courges sont cultivées ensemble. Les tiges du maïs servent ainsi de support aux haricots

grimpants, les haricots enrichissent le sol en azote et les courges étalent leur feuillage sur le sol, permettant d'inhiber la croissance des herbes folles et de retenir l'humidité. «C'est ma mère, ma belle-mère, et mes voisines qui m'ont appris à jardiner, raconte Juanita. Je ne cultive que des variétés anciennes et locales. Je récupère les semences et je les conserve dans la *ruka* (maison traditionnelle en bois). Pour empêcher qu'insectes et rongeurs viennent les grignoter, je les mélange avec de la cendre. J'ai aussi des plantes médicinales que je vais chercher dans

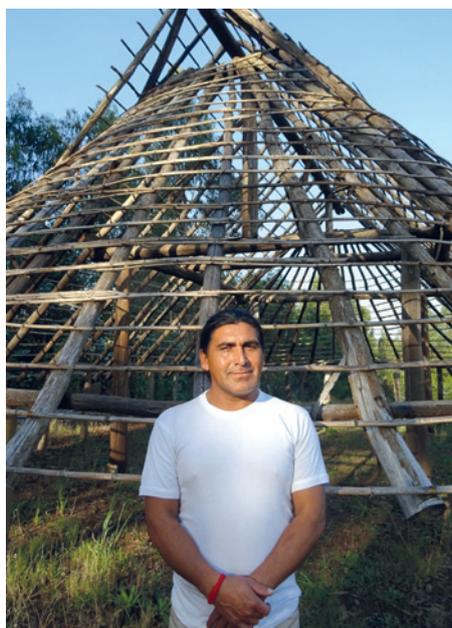
▼ Cuisson du blé pour la cérémonie du N'guilatun



la montagne et je fais du troc de graines et de plantes avec mes voisins.» Quand elle quitte son potager, Juanita s'occupe de ses poules, de ses brebis et de son cheval qui lui fournissent le fumier. Puis elle part vendre ses légumes au marché de Curarrehue ou prépare le repas pour les touristes de passage à qui elle sert du *katuto*, le pain mapuche, des *empanada di wene*, des beignets de champignons. Et n'oublie pas de transmettre son précieux savoir à sa petite fille.

Comme Juanita et Sudelia, les Mapuche ont scellé une alliance avec la Terre et le Ciel. Ils n'ont jamais cessé de dialoguer avec les arbres, les rivières, les oiseaux, le vent et les étoiles et, pour eux, l'homme EST la nature. Leur approche holistique se reflète au quotidien dans leurs pratiques agricoles, leur médecine et leurs rituels. La Terre-Mère n'est donc pas un mot vide de sens, mais un bien commun dont ils préservent les ressources depuis des millénaires, à l'écoute de *Newen*, l'énergie qui régit l'univers et donne vie à tous les êtres. Pour maintenir son équilibre, ils pratiquent des cérémonies comme le *N'guilatun*, cérémonie de remerciement à la Terre, qui se déroule un jour de pleine lune à la fin de l'été (mars). À Curarrehue ce soir-là, une quinzaine de familles ont construit leur *ramada* (cabane de branches et de feuillages), en demi-cercle sur la prairie, face au soleil levant et à deux montagnes sacrées. Au milieu coule une rivière, celle-là même qui est menacée par un barrage. Jusqu'au lendemain soir, les heures s'écouleront

▼ *Machi Marisol Meliqueho Nahuel*



▲ *Hector Kurikeo Meliwilu*

au rythme des marches entraînées par le *longko* (chef de la communauté) autour du *rewe* («lieu pur», symbolisé par des branches de bambous fichées dans le sol), des incantations en *mapudungun* (langue mapuche), de la nourriture partagée avec les invités de chaque famille, du *kultrun* (tambour), du *trutuka* (trompe) ou du *pifulka* (flûte), d'où surgiront des sons imitant le chant du vent, des oiseaux, de l'eau. La paix alors sera assurée, l'équilibre du monde rétabli.

La médecine holistique des machis

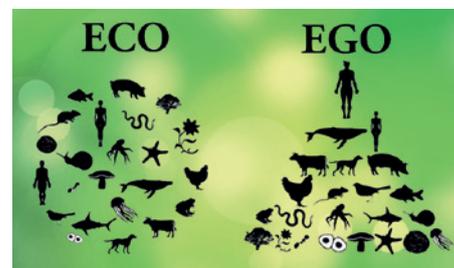
Mais il arrive que l'équilibre des hommes chavire. Pour le peuple mapuche, l'esprit, l'âme et le corps ne font qu'un. Alors quand l'un des trois perd son axe, on fait appel aux *machis* (chamans). En pleine campagne, près de Temuco, on vient parfois de très loin pour consulter Marisol Meliqueho Nahuel. «Ma mère et ma grand-mère étaient machis et m'ont tout enseigné», raconte-t-elle. Dans le bois qui jouxte sa maison vivent les esprits. C'est là qu'elle trouve les plantes médicinales dont elle a besoin : laurel, maqui, canelo, pilpil, boldo, peumo... «Pour faire le diagnostic, j'examine l'urine du matin du patient. J'y vois le corps entier, l'extérieur comme l'intérieur. Je guéris les maux physiques ou psychologiques grâce aux plantes, avec l'aide des esprits et des incantations. Après les soins, je me purifie pour nettoyer les énergies négatives.»

Aucun ancêtre n'a transmis son savoir au jeune *machi* de 28 ans Juanito Vladimir Riquelme. Il y a huit ans, victime de plusieurs accidents, pas un traitement n'a pu le guérir, jusqu'à ce qu'il aille consulter un *machi*. «Devenu mon guide spirituel, il m'a initié pendant quatre ans. C'est par les rêves, la transe (*machitun*) que je sais quelles plantes utiliser. L'esprit est un outil qui se sert de moi comme canal.» C'est aussi l'esprit qui a demandé à Hector Kurikeo Meliwilu de sculpter des

totems pour les machis. «Chacun a sa mission, la mienne est de sculpter», raconte-t-il.

Quand il avait 8 ans, sa famille a dû émigrer à Santiago pour des raisons économiques. «Là-bas, j'allais très mal. Quand on est revenu à Temuco onze ans plus tard, c'est ma grand-mère et le *longko* qui m'ont dit que je devais sculpter des totems. Depuis, je me sens bien.» Quand il ne sculpte pas, Hector, qui a fait des études d'éco-tourisme, fait découvrir sa culture aux voyageurs, mais aussi aux jeunes Mapuche. Aujourd'hui, il a entrepris de construire une grande *ruka* pédagogique où il pourra leur transmettre les traditions mapuche et les sensibiliser à la protection de *Nag Mapu*. Chaltumay (merci) Hector! ■

«Oublier le passé, ne rien attendre du futur et dilater le présent» (Philosophie mapuche)



▲ *Pour les Mapuche, l'homme fait partie de la nature, il ne la domine pas*

*Frédérique Basset, journaliste environnement, auteure de nombreux ouvrages dont «*Les Quatre saisons de Gilles Clément*» (2014) et «*Vers l'autonomie alimentaire*» (2012) parus aux éditions Rue de l'Echiquier. On lui doit aussi «*Jardins partagés*» (2008) chez Terre Vivante.

Note

- 1.a- Les peuples autochtones ont droit à ce que les traités, accords et autres arrangements constructifs conclus avec des États ou leurs successeurs soient reconnus et effectivement appliqués, et à ce que les États honorent et respectent lesdits traités, accords et autres arrangements constructifs.
- b- Aucune disposition de la présente Déclaration ne peut être interprétée de manière à diminuer ou à nier les droits des peuples autochtones énoncés dans des traités, accords et autres arrangements constructifs.

Voyage solidaire

Pour aller à la découverte du peuple mapuche, l'association DEPARTS propose des voyages hors des sentiers battus, respectueux d'une charte de tourisme responsable, dans un esprit de solidarité et d'échanges avec les habitants. L'association a aussi une activité de micro-crédits solidaires permettant de soutenir les projets des personnes (très) démunies qui n'ont pas accès aux services bancaires.

www.departs-voyages-solidaires.com